

Ciné-Bulles

Rappelons-nous leurs combats : *Pierre Falardeau* de Carmen Garcia et Germán Gutierrez Godin de Simon Beaulieu

Nicolas Gendron

Volume 29, numéro 2, printemps 2011

URI : id.erudit.org/iderudit/64336ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gendron, N. (2011). Rappelons-nous leurs combats : *Pierre Falardeau* de Carmen Garcia et Germán Gutierrez Godin de Simon Beaulieu. *Ciné-Bulles*, 29(2), 10–11.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Gérald Godin à l'écoute d'un citoyen... — Photo: Bertrand Carrière

Rappelons-nous leurs combats

NICOLAS GENDRON

À l'heure où nos élus apparaissent surhumains, masochistes ou simplement déconnectés, où l'apathie et le ras-le-bol semblent devenus des marques de commerce québécoises, où le mot engagement — qu'il soit politique, social, citoyen ou amoureux — fait frémir les uns et fuir les autres, si ce n'est pour réclamer la venue d'un « club de hockey » (sic), il fait bon rappeler à notre mémoire l'œuvre et la parole de deux hommes investis jusqu'à la moelle dans un projet collectif. Ici, il est question d'indépendance du Québec, certes, mais surtout du cinéaste Pierre Falardeau et du poète et politicien Gérald Godin qui prêtent leur nom à titre posthume à de brillants documentaires.

Des films qui se voient et se répondent sans gêne, humblement, non sans proposer un hommage véritable aux hommes qu'ils dépeignent, bien avant les figures publiques qu'ils évoquent.

Car il en va de la personnalité et du caractère de **Pierre Falardeau** et de **Godin** comme de la présence et de l'aura médiatiques de leur sujet: impossible de les réduire à un angle unique, et ce qui s'en dégage ne fait que confirmer la qualité et la profondeur de ces illustres Québécois. Bien sûr, il s'en trouvera certains pour trouver superficielles quelques entrevues télévisuelles desquelles Falardeau ressort comme le bouffon de la

question nationale, dont cette boutade adressée à Julie Snyder lors d'une émission à savoir à quel moment il recevra son chèque! D'ailleurs, les rapports troubles et contradictoires qu'entretenait le cinéaste avec le quatrième pouvoir ne sont pas un secret d'état, comme en fait foi la satire bulldozer des médias dans **Elvis Gratton XXX: la vengeance d'Elvis Wong**. À sa défense, on soulignera que le petit écran n'était pas ce cirque échevelé au temps, pas si lointain pourtant, de son compatriote Godin, qui s'en servait avant toute chose comme d'une tribune parmi d'autres, discrétion sûrement attribuable à son passé de journaliste.

Ce qui n'empêchait pas non plus Godin d'être un objet de caricature : alors qu'il était ministre des Communautés culturelles et de l'Immigration, on blaguait qu'on pouvait envoyer Godin enseigner la danse carrée et qu'il revenait en dansant le sirtaki par amitié pour la communauté grecque. Étonnamment, si l'on prête une oreille attentive au vibrant discours-poème qui donne le coup d'envoi au **Godin** de Simon Beaulieu, on retrouvera une expression commune à Falardeau, le fameux « Radio-Cadenas », société d'État qui aurait remercié Godin pour cause d'indépendantisme. Preuve que les frondes se transmettent d'un tribun à un autre. Parlant d'image publique, soulignons que Beaulieu jongle magnifiquement avec les archives, autant écrites que visuelles, entre les unes posttréférendaires et un film de Gilles Groulx, le climat social y étant intégré en toile de fond en toute sobriété. Quant à Garcia et Gutierrez, ils livrent une matière plus brute, moins achevée, sans doute embêtés par l'imposant matériel à leur disposition ou encore dans l'urgence de boucler leur portrait commencé avant la mort de Falardeau.

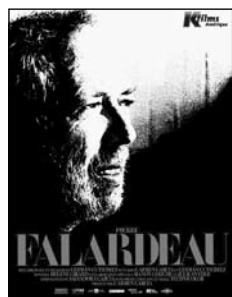
Le plus beau paradoxe de ces deux sujets fut leur nature d'intellectuel populaire, nature désormais de plus en plus suspecte, allez savoir pourquoi. Capables d'un réel sens de l'analyse et d'un sens aigu de la répartie, amoureux du joutil et de la poésie, cultivés sans être prétentieux, Falardeau et Godin savaient galvaniser les foules, chacun à sa manière, mais pouvaient surtout rencontrer un de leurs spectateurs ou électeurs et s'entretenir avec lui sans compter les heures. N'est-ce pas Robert Bourassa qui fut battu dans sa circonscription « par un poète qui faisait sa campagne électorale en bicyclette », *dixit* Jacques Parizeau à propos de Godin. L'échange prime avant tout.

D'aucuns croiront que c'est peut-être moins vrai pour Falardeau, dont les coups d'éclat contre ses ennemis (tous

ceux qui ne sont pas pour sa cause, selon ses dires) sont répertoriés vite fait dans le documentaire; on s'attarde quelque peu sur le venin qu'il déversa sur la dépouille de Claude Ryan. Mais ces élans plus radicaux sont contrebalancés par les témoignages de ses camarades Julien Poulin, Luc Picard et Francis Simard, de sa productrice Bernadette Payeur et de sa conjointe Manon Leriche, qui le décrivent comme l'homme simple et passionné qu'ils ont connu, sans contredit un « bon vivant ». À son tour, Denys Arcand emploie ces mêmes termes pour parler de Godin, avec qui il avait collaboré pour le controversé **On est au coton**. Et tout **Godin** est imprégné, entre ses chansons et ses rires, de la présence lumineuse de Pauline Julien, avec qui le poète a formé un couple mythique. Le film se termine même sur le regard transi de l'homme sur sa douce. Et si **Pierre Falardeau** ne profite pas d'autant de romantisme, on devine aisément que lui aussi brûlait de deux amours, pour une femme et pour une nation. Reste chez Falardeau et Godin cette capacité de s'indigner et de s'enflammer en conservant ce regard humide du combattant ému, qui s'est tu trop tôt, happé par la maladie.

Il y aurait tant à dire sur ces films et sur ces hommes, mais retenons l'essentiel, qui se résume en peu de mots, parce qu'il est tissé d'images ou couché sur papier; il

s'agit d'y creuser. L'émotion la plus pure qui jaillit de **Pierre Falardeau** et de **Godin** est redevable à leur art respectif, à savoir le cinéma et la poésie, extrait par les documentaristes en savants morceaux choisis. C'est ce garçon rondouillet engloutissant du poulet PFK dans **Pea Soup**, la bourgeoisie costumée du **Temps des bouffons**, Lou Babin et Richard Desjardins embrasant **Le Party**, un certain mois d'**Octobre** et une pendaison au matin du **15 février 1839**. Ce sont « les taches de graisse sur notre conscience » que dénonce un député-poète, ses *Can-touques* en forme de petite révolution, son don improbable pour faire rimer « Yogi Bear, Serge Bélaire et Taillibert » et ces vers fléchés en guise de point d'orgue : « t'en souviens-tu, Godin / qu'il faut rêver aujourd'hui / pour savoir ce qu'on fera demain? » S'en souviendra-t-on de ces hommes de parole? C'est la grâce qu'on se souhaite. ▀



Québec / 2010 / 90 min

RÉAL. ET SCÉN. Carmen Garcia et Germán Gutierrez
 IMAGE Germán Gutierrez MONT. Hélène Girard PROD.
 Carmen Garcia DIST. K-Films Amérique



Québec / 2011 / 75 min

RÉAL. ET SCÉN. Simon Beaulieu IMAGE Carlos Ferrand
 MONT. Simon Beaulieu, Alexandre Chartrand et René
 Roberge PROD. Marc-André Faucher et Benjamin
 Hogue DIST. Les Films du 3 mars